
Qu'est-ce que le réel ?

CAFE-PHILO

Groupe de réflexion philosophique
Jeudi 21 janvier 2016 - Bujumbura

Le réel, *res = la chose*, notion a priori évidente — les faits plus solides que les mots — nous fourvoie rapidement dans les impasses de l'évidence. En effet, s'opposant au subjectif et à l'imaginaire, le réel croit trouver un socle assuré dans une matérialité tangible, voire sensuelle. La contradiction est évidente : si le réel se contacte par mes doigts, comment peut-il exister hors moi ? Un fait, fait et défait selon l'acuité de mon système nerveux, quoi de plus subjectif ?

Rejetant l'arbitrage des sens faillibles et trompeurs, Platon et ses avatars érigent en réalité le compte rendu rationnel de la pensée (rappelons-nous l'incontournable *mythe de la caverne*). Cette démarche — est-elle scientifique dès lors que l'expérience en est bannie ? — investit d'une réalité le cercle et les nombres, autant de concepts intangibles. Le discours veut ici s'abstraire du corps humain pour atteindre le corps des choses. Cette dynamique, cherchant sa légitimité, n'échappe pas elle aussi à ses paradoxes : soucieuse de dé-montrer, la philosophie platonicienne prouve ses cercles et ses nombres dans le mouvement des astres, entités hybrides amalgamant 'concept' et 'objet'. Ainsi, deux mondes s'excluent : le monde terrestre impur et le monde vrai extra-terrestre. L'homme s'égare dans l'irréel, les étoiles, à leur juste place, définissent l'espace et le lieu.

Dès lors, faut-il connaître pour appréhender le réel ? Un animal ne peut-il percevoir le réel ? L'abeille, capable de communiquer une information, sait-elle ?, perçoit-elle 'un' réel ?

Ou, au contraire, l'animal ignorant et inculte serait-il davantage proche d'une réalité non déformée par un savoir, non relue par une pensée ?

Sans oublier que le hasard, inconnu par essence, intègre ma réalité. A moins que ce hasard ne constitue ma réalité qu'au prix d'un mensonge. Mes peurs m'invitent souvent à désamorcer le hasard, le travestissant d'un savoir antérieur. Le vrai hasard, celui qui soudain me plaque contre le réel, induit la peur. Il n'est pas impossible que je passe le plus clair de mon temps à fuir le réel, m'enfermant dans un discours dictant un simulacre du réel. Mais il n'est pas impossible non plus que le présent — cet oxygène du réel — ne puisse sortir d'une histoire sans cesse racontée par moi et pour moi, sans cesse réactualisée, sans cesse réinstallée. Sans doute le mot, le concept, l'histoire, précèdent-ils la 'chose'.

Un monstre peut-il être réel ? Oui, si on lui trouve une intention (renvoyant au futur) ou une motivation (passé/futur). L'assassin odieux — c.à.d. hors 'nous' — peut éventuellement se *comprendre* — au sens où on le prend parmi nous, nos référents, notre réalité — dès lors que son parcours m'est exposé, expliqué. Le bourreau devient la victime, cette dernière, par effet d'empathie, intégrant mon champ du possible, ma réalité.

La violence est souvent ornée d'une vertu : elle m'impose le réel. "Quand tu auras parcouru ces lieux où les gens souffrent les affres de la famine et meurent d'indigence, tu réaliseras que ta vie était jusqu'ici futile et artificielle." Mais la violence est-elle forcément instructive ? Elle peut inhiber, ankyloser, me rétracter dans un refus de voir.

La violence s'empare de mes sens, de ma pensée : ils lui sont dédiés, soumis. Est-ce là les meilleures conditions pour faire éclore cette indispensable objectivité, mère nourricière du réel ? De plus, la violence elle-même peut-elle être réelle ? Il se pourrait que la violence ne soit en aucun cas réelle. L'amour, exemple fort d'une violence, nie souvent le réel. L'amour rend aveugle. Ainsi, certains états m'éloigneraient du réel.

En outre, à quelle réalité renvoie mon sentiment amoureux ? A la réalité de l'autre ou à une illusion entièrement personnelle où l'autre sublimé est, en quelque sorte, modelé, fabriqué, manipulé ?

Notre monde moderne ne simplifie pas notre quête du réel. Par exemple, Obama existe-t-il, image sonore aperçue au travers des médias ? Puis-je ainsi donner procuration à d'autres pour circonscrire ma réalité ? Dois-je le faire, sous peine d'isolement ou d'errance, voire de folie ? Quelle confiance accorder à cette autorité-ci plutôt qu'à celle-là ?

Et supposant que la folie existe (cette 'anomalie' toujours contextuelle, attachée à une époque, à un lieu), elle n'en est pas moins cernée de réel. Que le réel s'accroche à 'moi' par la médiation du discours ou celle des sens, le 'fou' n'est pas moins pourvu de ces canaux. Dès lors, même si la folie isole dans une non-communication, elle n'habite pas des êtres plus faux. Certes, le fou parfois, confondant Géants et moulins à vent, est celui qui rêve éveillé. Mais qu'est-ce donc qui distingue le rêve de la réalité ? Un rêve peut saisir votre corps et vos pensées avec une telle conviction qu'il brouille parfois les frontières du réel. Prémonitoire, il pourrait, selon les antiques anciens, envoyer des messages d'une vie prochainement réelle.

Le rêve, pensées non voulues, s'oppose aux pensées voulues, celles de l'éveil. Mais toutes mes pensées éveillées procèdent-elles de ma volonté ? Atteindre le réel exige-t-il une totale maîtrise de mes constructions mentales ? L'humain sait, depuis bien avant Freud, qu'une telle maîtrise est impossible. Cela qui déclenche la sensation immédiate (si toutefois l'immédiateté — cette prise puissante sur le réel — existe) nous échappe probablement en grande partie. Le rêve ne peut donc être aussi facilement disqualifié du jeu de la vérité. La conscience ne repose sur aucun pilier.

Mais 'vérité' est-elle synonyme de 'réel' ? Le Père-Noël est réel tant que j'y crois. Tant qu'elle perdure, la foi maintient ce qui s'apparente à une réalité. Dans cette optique, le Père-Noël serait plutôt une vérité qu'une réalité. Les deux termes ne sont donc pas synonymes.

Saint Thomas, voulant toucher pour croire, provoqua *ipso facto* une dichotomie inconciliable, inopportune, ce que son maître-Dieu n'a pas manqué de condamner : la foi surpasse le toucher. La vérité englobe le réel, autrement dit, le réel est un concept inutile.

On se rappelle ici Spinoza rejetant les miracles — cette imposture qui dévoie la matière de sa vraie nature, la sortant de son harmonieuse réalité — comme autant de preuves de l'inexistence de Dieu. Spinoza, ce panthéiste, voulait toucher. Dieu lui était réel.

Aujourd'hui où chacun développe une sensibilité statistique faute de pouvoir personnellement tout approcher, tout saisir, s'accroît une volonté exhaustive de construire des indicateurs (nombre de 'suiveurs' sur tel réseau social, moyenne, etc.) qui m'indiquent la voie du plus grand nombre, me permettant de, sinon de tout englober, du moins de ne pas rater l'essentiel. La majorité, ici garante de ce qui importe, de ce qui est, ne remplace-t-elle pas alors une réalité intime par une réalité collective où le vrai devient l'assentiment du plus grand nombre, un partage sous conditions ?

De plus, le réel serait soluble dans le temps. Les matchs de catch, par exemple, réalité attrayante de mon adolescence, sont aujourd'hui désillusionnés dans un factice dont la mise en scène crée une distance naguère insoupçonnée. A l'inverse, le temps peut progressivement solidifier en une réalité obsessionnelle ce qui précédemment n'était qu'un jeu non vital (l'argent, par exemple).

La réalité du 'moi' que je renvoie à autrui et à moi-même, cette réalité serait-elle autant instable que mes relations à autrui, ces relations où la réalité du moi (relations verbalisées ou non) peut fluctuer selon mes interlocuteurs ? Ainsi le réel est-il relatif.

Virtualité des jeux vidéo où dans un autre temps — les heures filent sans provoquer la faim — je partage des images construites avec mes frères en suggestion, tous perméables à l'effet placebo. Ces jeux sont pareils à une promesse : ils induisent le réel du simple fait d'écouter, d'accepter. Sur ce point, ces jeux sont à rapprocher de la fonction performative du langage. Dire crée.

“C’est toute une vie !”, s’exclame l’un des jeunes participants à ce café-philosophie. Une vie où même le virtuel (des personnages, des objets) se vendent entre joueurs. Quoi d’étonnant ? Le temps et l’énergie consacrés à la construction de ces personnages et de ces objets leur confèrent une réalité d’autant plus prégnante qu’une histoire se joue, se crée, s’amplifie, une histoire affamée par sa propre suite. Quelle sera la suite de cette histoire ? Voilà une question on ne peut plus réelle. (Freud n’est pas loin, où la valeur donnée à tel élément quantifie son degré de réalité)

Dans une moindre mesure, la vision d’un film elle aussi m’imprègne d’émotions. Ces affects, ressentis, subis, font réagir mon organisme comme si réellement une menace ou une joie me visait. Et pourtant, je refuse d’y voir le réel. Mon rythme cardiaque et ma sueur ne sont pas des paramètres pertinents pour définir l’authenticité d’un événement. “Je l’ai réellement vu, voyez comme ma main tremble !” Mais ce n’était qu’un fantôme.

Quoi qu’il en soit, le réel cesse à ma mort. Ou l’inverse...